

Né d'aucune femme de Franck BOUYSSÉ¹

Franck Bouysse, né en 1965, est l'auteur de *Grossir le ciel* (2014), *Plateau* (2016) et *Glaise* en 2017.

Né d'aucune femme se passe quelque part en France (?), au XIX^{ème} siècle ou au début du XX^{ème} (?) et raconte l'histoire de Rose, l'aînée d'une fratrie, que le père décide de vendre au riche propriétaire du domaine des Forges, faute d'argent pour élever ces trois filles. L'Enfer est-il de ce monde ? Peut-être....

D'emblée avec ce titre *Né d'aucune femme*, Franck Bouysse nous impose une perspective de lecture complètement différente. En effet, il ne s'agit pas pour un personnage de nous raconter les affres de sa vie parce qu'il est né de mère inconnue, abandonné dès sa naissance et à la recherche de son histoire.

Né d'aucune femme est la négation de la femme même parce que l'important n'est pas cette femme qui est réduite à son rôle de génitrice, de simple mère porteuse mais l'enfant, l'héritier, qu'elle doit mettre au monde. C'est sans doute pourquoi ce récit ne privilégie pas la voix de la voix en particulier mais fait appel à plusieurs. La voix de la mère-femme tend ainsi à se fondre avec celles des autres. Les seules qui n'auront pas voix aux chapitres seront celles qui sont au cœur du drame - les propriétaires du domaine des Forges et le docteur. Ils entreront en scène dans le journal de Rose ou dans le récit du père Gabriel.

Ce roman débute par la voix de « l'homme » qui se fait volontiers « annonciatrice ». Il déclare : « *À l'époque, je m'attendais à plus rien dans ma vie. [...] Il connaît cet endroit autrement qu'en souvenir. Quelque chose parle dans sa chair, une langue qu'il ne comprend pas encore [...] Il est grand temps que les ombres passent aux aveux.* »²

Suit alors l'histoire de « L'enfant », sans identité également et sans que l'on sache encore s'il a un lien avec cet « homme ».

Puis intervient le prêtre Gabriel - du même nom que l'ange - à qui Génie (diminutif de Eugénie, prénom grec signifiant « la bien-née ») dira qu'elle a dissimulé les cahiers de Rose sous les jupes d'une femme morte à l'asile. Grâce au prêtre et grâce à Génie, l'enfer de Rose va nous être connu.

Dans ces trois chapitres, l'auteur a subrepticement semé des signes et des signaux à son lecteur. A lui, au fil du récit, de les décrypter, de les assembler et voir qu'être né d'aucune femme demeure un leurre.

Après ces trois chapitres introductifs, débute l'histoire de Rose, enfermée dans un asile, qui décide d'écrire son histoire. L'on apprend qu'elle est l'aînée d'une fratrie et que son père, Onésime, décide de la vendre, sans l'accord de sa femme, à un riche propriétaire, Charles, le maître des Forges et ce, car lui et son épouse ont dû mal à nourrir leurs trois filles.

Soulignons que Gabriel et Génie ne sont pas les seuls personnages à porter un prénom chargé de sens. En effet, celui du père renvoie à l'esclave Onésime qui s'enfuit de chez son maître Philémon mais que Paul lui rendit - selon la Bible. Dans ce roman, c'est Rose - l'esclave des

¹ Éditions La Manufacture de livres, 2019.

² Pp. 9-10. Les italiques sont de l'auteur.

lieux - qui cherchera à s'enfuir du domaine des Forges et Onésime tentera de l'arracher des mains de ses bourreaux mais en vain.

Si l'on connaît l'histoire de Rose grâce à ses deux cahiers et les circonstances de leur transmission, tout ce qui concerne la « péri-histoire » - pourrait-on dire - c'est-à-dire tout ce qui concerne la vente de Rose puis les tentatives du père pour la reprendre, les reproches de la mère de Rose à son époux sont le fait d'Onésime et de « Elle » - la mère de Rose. Les retrouvailles du père et de l'enfant, puis celle de Rose avec Edmond et son enfant sont racontés par Edmond, le demi-frère du maître des Forges et par le père Gabriel.

Cette mère, comme les deux personnages du début, ne porte aucune identité mais elle est désignée à l'aide d'un pronom personnel de la troisième personne. Cette absence d'identité tend à la nier tant dans son rôle de mère que dans celui de femme ou d'épouse. Ce qui serait aussi une autre explication du titre *Né d'aucune femme*. D'ailleurs, elle déclare à sa fille Rose, le jour où cette dernière a ses règles pour la première fois : « À partir de maintenant, tu pourras avoir des enfants. Le bon Dieu nous a créées pour ça, nous autres les femmes, faire des enfants et puis rester dans l'ombre. »³ Edmond est également né d'aucune femme car sa mère a été violée par le père de Charles - le maître des Forges et il ne l'a pas connu.

Toujours à propos de la construction de *Né d'aucune femme*, on retrouve à la fin du roman la voix de l'enfant. Une partie de son histoire lui devient ainsi qu'au lecteur alors compréhensible : « La même marque qui se déploie sur sa peau juvénile, dissimulée sous l'épais chandail. De l'enfant mort à l'homme [...] cette trace qui relie l'enfant à l'homme, lui à lui, fils **né d'aucune femme**⁴ ». On retrouve également la voix de l'homme. Se font alors échos des phrases identiques à celles du début du roman lesquelles sont écrites en italique⁵. Un effet de miroir apparaît : au début du roman, nous avons la perspective de l'homme puis celle de l'enfant ; à la fin, nous avons celle de l'enfant puis celle de l'homme.

Une distorsion chronologique intervient également : l'homme cède la voix à l'enfant puis l'enfant à l'homme lesquels ne font qu'un. Ce que le lecteur comprendra à la fin. Le roman s'achève avec le prêtre Gabriel qui part mourir. Quarante-quatre années se sont écoulées depuis sa lecture des carnets de Rose, depuis sa visite à l'asile. Il en avait vingt-huit lorsqu'il les a eus en sa possession.

L'existence des cahiers de Rose est attestée par la lecture qu'en fait le prêtre tout d'abord : « Puis je lus enfin les premiers mots inscrits sur le papier [...] 'Tout est calme. Il y a plus de temps à perdre [...] Mon nom, c'est Rose. C'est comme ça que je m'appelle...' »⁶ Ce passage, nous le retrouvons écrit de la main de Rose : « Tout est calme. Il y a plus de temps à perdre [...] »⁷ Ce renvoi témoigne de la « réalité » du journal de Rose.

Dans celui-ci, Rose raconte qu'elle a été vendue par son père, qu'elle est devenue l'esclave de la « vieille », comme elle la nomme, et de son fils. Pire, elle va devenir une esclave sexuelle et sera violée à de multiples reprises sous le regard de la vieille car elle doit engendrer un fils à ce

³ P. 95.

⁴ P.310. Les caractères en gras sont de nous.

⁵ Pp. 321-322 renvoient aux pages du début (pp.9-10)

⁶ P. 32.

⁷ P. 39.

propriétaire dont la femme est morte. L'enfant une fois né lui sera retiré au bout de quelques jours.

Comme une esclave, elle sera marquée au fer rouge par son maître alors qu'elle tentait de s'enfuir du domaine. Après avoir tenté d'empoisonner ses maîtres, elle sera enfermée dans un asile où elle donnera naissance à son fils et d'où elle écrira.

Il est à noter que l'enfant retrouve son père grâce à un signe visuel - une marque sur le corps - qui n'est pas sans rappeler le marquage au fer rouge de Rose.

Les cahiers de Rose ne sont pas seulement le récit des atrocités qu'elle a subies mais ils nous livrent également une réflexion sur l'écriture, sur les mots comme sur la façon dont l'esprit peut s'échapper du corps pour fuir l'insoutenable. Elle n'est pas une compteuse comme son homonyme morte à l'asile mais une véritable conteuse qui échappe à sa tragédie non grâce aux chiffres mais grâce aux mots.

Après son viol, Rose traduit ainsi son état de souffrance et son traumatisme : « Je me suis vue rêvant le rêve, comme si j'étais devenue le rêve lui-même, un rêve vide de rêve, un vide préférable à la vraie vie sur terre [...] Ce qui est le plus étrange en fin de compte, c'était que, pendant que je rêvais, je le savais. Je voulais rester dans le rêve, être le rêve, et plus la Rose sur terre. Quand je me suis réveillée, le pire de tout à accepter, c'était que j'étais plus le rêve, mais que je me souvenais de l'avoir été. C'est devenu le plus terrible des cauchemars, revenir sur la terre, sans avoir été capable de me sauver en restant dans le rêve que j'étais devenue pour un seul moment qui reviendrait peut-être jamais. »⁸ Cet état de rêve, proche du dédoublement, lui permet d'échapper à la réalité en s'absentant de son corps. Premier pas vers une situation semblable à la folie mais qu'elle ne franchira pas et ce, même lorsqu'elle sera internée.

En effet, l'envie d'écrire son histoire comme la découverte des mots lui ouvrent un autre monde : celui de la Liberté, malgré son enfermement. « Les mots, ils me font sentir autrement, même enfermée dans cette chambre. Ils représentent la seule liberté à laquelle j'ai droit, une liberté qu'on peut pas me retirer »⁹. Cette liberté, en-dehors de celle d'écrire, reste sa liberté de penser, de réfléchir et « d'écrier » : « La seule chose qui me rattache à la vie, c'est de continuer à écrire, ou plutôt à écrier, même si je crois pas que ce mot existe il me convient. »¹⁰. Dans « écrier », il y a « crier » mais ce verbe est aussi l'anagramme de « écrire ». « Ecrier » reste une invention très poétique de la part de son auteur et qui décrit parfaitement la condition mentale du personnage.

L'écriture demeure aussi pour Rose un moyen de s'échapper de la réalité, de quitter le monde empli de cruauté - un peu comme elle avait essayé de le faire avec son « rêve » après son viol. Quitter son corps, quitter le monde, c'est sans doute aucun ce que l'écriture permet de même qu'elle permet de se réapproprier son histoire, son passé et donc l'histoire de sa vie. Cette réappropriation passe par les mots même si ceux-ci se révèlent inappropriés ou impropres à révéler son état : « Je sens bien que j'ai fini de vider mon sac de mots, qu'il m'en a manqué pour vraiment dire les choses comme je les ressentais au moment où je les ressentais, que j'aurais besoin d'en connaître d'autres, plus savants, des mots avec plus de choses dedans [...] La musique qui en sort [de certains mots] souvent est capable de m'emmener ailleurs, de me faire voyager [...] pour faire place à quelque chose qui est du rêve. Je les appelle les mots magiciens [...] Ils sont de la nourriture pour ce qui s'envolera de mon corps quand je serai

⁸ Pp. 135-136.

⁹ P. 233.

¹⁰ P. 258.

morte, ma musique en moi. C'est peut-être ce qu'on appelle une âme [...] J'ai la mémoire de ces mots qui fabriquent un monde rien qu'à moi, et qui d'habitude suffisent à me transporter loin d'ici [...] D'habitude. »¹¹ L'envol ne dure que le temps de l'écriture. Après, le gouffre, le néant, le vide, le monde... l'asile.

***Né d'aucune femme* : un titre-fort pour un roman-phare que la voix de Rose comme celle des autres personnages illuminent. En créant le personnage de Rose qui tente d'échapper à son enfer-mement en écrivant ces deux vrais-faux cahiers, on peut se demander s'il existe réellement une « écriture féminine » ou s'il ne s'agit pas de devenir, pour un auteur, le personnage féminin en question, de le co-nnaître, de quitter son monde pour le sien, d'inventer des mots pour le créer voire pour l' « écrier ». Une telle posture vaudrait alors pour l'ensemble des personnages féminins ou masculins créés. Une prouesse que Franck Bouysse a réalisé en prêtant des voix différentes à ses protagonistes. Qui plus est, tout au long de son roman, il a su distiller des indices, des signes et des signaux à son lecteur qui sont autant de consignes à suivre. Beaucoup de ces signes sont les traces ou les marques d'un traumatisme ou d'une histoire ancienne.**

Il a également mis en présence trois forces que sont l'argent avec le maître des Forges, la religion avec le prêtre Gabriel et la science ou la médecine avec le docteur, directeur de l'asile. Le propriétaire du domaine a marqué de son fer Rose, a rendu dépendant le docteur, son demi-frère Edmond qui habite d'ailleurs une dépendance. Ces trois personnages vivent ainsi sous la coupe de ce sociopathe. Seul le prêtre garde son indépendance et vit d'ailleurs en-dehors de ce no man's land.

***Né d'aucune femme* reste un roman à découvrir sans conteste !**

Corinne Loreaux

¹¹ P. 268.